

LA LANGUE FRANÇAISE ET LA PRIÈRE LITURGIQUE

DEPUIS le IV^e siècle environ, l'Eglise romaine n'a cessé de célébrer sa liturgie en langue latine. Ce fait linguistique n'était pas seulement parfaitement compréhensible : il était inévitable, du moins jusqu'à la majorité des langues nationales. Mais du moment où les langues dites « vulgaires » sont devenues des langues littéraires, capables d'exprimer toute la richesse spirituelle et culturelle d'un peuple, un fait nouveau est apparu. Alors que la langue vivante s'enrichissait, se précisait et devenait ainsi un instrument de plus en plus affiné pour traduire la multiple expérience littéraire, philosophique, scientifique d'un groupe humain, le domaine de la foi chrétienne, de sa théologie et de sa prière restait lié à une langue réservée à des spécialistes.

Cette dernière affirmation n'est vraie, sans doute, que partiellement. Les Eglises Réformées de langue française ont abandonné le latin dès le XVI^e siècle et se sont servies du français, aussi bien pour la théologie que pour la prière liturgique. Bien plus, en France, l'Eglise Romaine elle-même a commencé à utiliser le français comme langue de la Bible, de la théologie, du cantique populaire et des prières non liturgiques. Il est vrai qu'on ne peut guère parler avant le XX^e siècle d'une utilisation courante de la Bible chez les catholiques français, et que les manuels de théologie sont restés latins jusqu'à une date toute récente. Pourtant, utilisé comme langue religieuse ou théologique, le français ne s'est pas montré, quoi qu'on en dise, inférieur à la réalité chrétienne. Que l'on pense seulement à un Calvin, un Bérulle, un François de Sales, un Pascal, un Bossuet et jusqu'à un Teilhard de Chardin !

Mais il reste vrai que tout un secteur capital, celui de la prière liturgique — et nous allons voir son importance

au point de vue du langage — était soustrait à la langue française. Et voici que tout d'un coup — n'oublions pas que l'interdiction par *Veterum Sapientia* de discuter de l'emploi des langues vivantes dans la liturgie date de 1962 — la liturgie romaine cesse d'être latine pour se couler désormais dans le moule des langues vivantes. Un immense édifice que les siècles ont lentement modelé, chacun y laissant sa marque particulière, mais qui reste construit principalement par l'apport biblique, subit en ces jours-ci une sorte de reconstruction complète.

Devant cette transformation qui est déjà largement un fait accompli, les réactions sont non seulement diverses mais souvent contradictoires. Il est, certes, encourageant de voir que l'ensemble des fidèles réagissent favorablement, avec joie et même avec enthousiasme, devant l'introduction du français. Pour beaucoup, c'est une chose allant tellement de soi qu'ils n'éprouvent même pas le besoin de manifester leur contentement. D'autres, par contre, ont des réactions réservées, sinon hostiles. Et ces réactions vont dans des directions opposées. Les uns, surtout ceux qui le connaissent, regrettent la disparition du latin. Celui-ci leur apparaît plus riche en vocabulaire et en possibilités d'expression, plus beau littérairement, plus sonore et plus chantant que le français; finalement, plus « numineux », c'est-à-dire plus lourd de sacré et de mystère. Quant aux partisans du français, il y en a parmi eux qui croient que l'on n'est pas allé assez loin dans l'adaptation. Le français des traductions liturgiques leur paraît trop ésotérique, trop éloigné de la langue de tous les jours. Il emploie des mots rares (exalter, exulter, gloire...), des expressions obscures (Et avec votre esprit...), des images inhabituelles qui désignent des réalités difficiles (la droite du Seigneur, la coupe du Royaume, la table du ciel...), des allusions historiques, etc. Au fond, disent-ils, il n'y a pas tellement de différence entre le latin que l'on ne comprenait pas du tout et ce français où chaque mot signifie à la rigueur quelque chose mais où leur ensemble demeure obscur.

Tout cela amène aussi bien les traducteurs que les pasteurs et les fidèles à se poser certaines questions : Qu'est-ce qu'une langue religieuse, une langue sacrée, une langue liturgique ? Le français, devenu langue liturgique officielle, possède-t-il les qualités d'une langue sacrée; peut-il exprimer avec plénitude et dignité, tout en restant simple et accessible, le monde de la Révélation chrétienne que la liturgie célèbre ? Quels sont les problèmes et les difficultés

de l'emploi d'une langue vivante, toujours en évolution, comme langue liturgique ? Et finalement, ce problème du langage religieux est-il avant tout un problème linguistique ou un problème de l'entrée du peuple chrétien dans un univers que depuis longtemps il avait déserté ?

I. PROBLÈMES GÉNÉRAUX D'UN LANGAGE RELIGIEUX

Il sera plus aisé de voir les problèmes particuliers que pose l'utilisation du français comme langue liturgique, quand on aura précisé la terminologie générale, défini ce que l'on entend par langage religieux, sacré, liturgique et montré quelles sont les conditions de l'existence d'un tel langage.

A. La terminologie.

1. Les mots eux-mêmes de langage, langue, parole, ne sont pas de simples synonymes. Le *langage*, c'est le phénomène propre à l'homme, fonction physiologique, anatomique et spirituelle tout ensemble, par quoi il est apte à la parole. La *langue* est le système de mots conventionnels, formant un tout et propre à un groupe humain. La *parole*, enfin, c'est la manifestation, la mise en œuvre par la personne, de sa capacité de créer, de former les mots, de parler (P. GUSDORF, *La Parole*, P.U.F., p. 1).

Le langage n'est pas une réalité humaine superficielle ou secondaire. Il présuppose et manifeste l'expérience que l'homme fait de lui-même et du monde extérieur, humain ou non. Le langage ne peut exister que là où la personne prend conscience, où elle découvre l'être qui existe : le sien propre et celui des autres, ainsi que leurs mutuelles relations. C'est pourquoi, à travers les symboles formés de sons, le langage pointe d'abord vers l'expérience de la réalité et c'est elle qu'il exprime. Le langage est ainsi *expression* de l'homme comme être connaissant ; il est aussi moyen de *communion*, par quoi l'homme entre en contact, en dialogue avec les autres et avec le monde ; et enfin, *rencontre* avec les réalités et avec les autres dans la communion à ces mêmes réalités. Bref, le langage est l'expression d'une rencontre, d'une pénétration à l'intérieur de l'existant, et il vise à établir une plus profonde communion.

2. Le langage sera *religieux*, lorsque la réalité qu'il pré-

tend exprimer, avec laquelle il veut mettre en contact est la réalité religieuse. Sans entrer dans le problème complexe de la religion, du religieux, et sans en donner une définition précise, nous entendons ici par *religieux* ce qui se réfère à une réalité — ou encore à une dimension de toute réalité — absolue, transcendante, dépassant l'homme et qui lui apparaît nécessaire. Le langage religieux suppose la connaissance préalable de cette dimension de la réalité, il veut l'exprimer et la communiquer. Ce sera tantôt un langage *théologique*, qui cherchera à parler de la réalité religieuse d'une façon objective et systématique, tantôt un langage *spirituel*, visant à décrire surtout le contact personnel subjectif avec le monde religieux, tantôt enfin le langage de la *prière*, à travers lequel s'exprimera l'adoration, le désir de la communion, du secours, etc.

Le langage religieux peut être *sacré*, mais il ne l'est pas nécessairement. Le terme *religieux* désigne le contenu du langage, la réalité que le langage entend signifier; le terme *sacré* regarde plutôt le mode selon lequel est perçue une réalité. Une réalité, qui peut ne pas être religieuse, si elle est saisie dans toute sa profondeur, dans son mystère ultime, éveille, chez celui qui en fait l'expérience, à la fois une fascination qui attire et une frayeur qui tient à distance. Ainsi l'amour, la mort, certains grands événements collectifs, certains spectacles naturels, certaines expériences humaines, peuvent présenter ce caractère du sacré. La réalité religieuse, quand elle est connue par une expérience totale, engageant tout l'être, se présente elle aussi comme sacrée; elle est, de fait, la réalité sacrée par excellence. Quand le langage veut l'exprimer précisément dans sa totalité, dans son mystère qui bouleverse celui qui s'en approche, il devient sacré. Pour dire l'ineffable, un tel langage recourra aux images, à un style grave et solennel; il sera proche du langage poétique et en sera, à vrai dire, un des registres.

Le langage *liturgique* est celui qui exprime la réalité religieuse telle que célébrée dans les rites. La liturgie, en son sens le plus général, pouvant s'appliquer à toute célébration religieuse même non chrétienne, voire à certaines fêtes non explicitement religieuses, est une célébration par une communauté — en des rites et des paroles — des faits qui ont importance capitale pour elle. La liturgie chrétienne célèbre des événements historiques que Dieu a jadis accomplis dans le Christ et qui, pour le salut de la communauté, sont rendus présents dans les rites. Le lan-

gage liturgique devra donc exprimer ce qui s'accomplit dans la célébration. En plus d'être religieux, et bien entendu, sacré, il devra encore revêtir un caractère d'universalité. Il doit en effet véhiculer et mettre à la portée des fidèles d'aujourd'hui l'expérience d'une communauté historique, répandue partout dans l'espace. Il doit attester la continuité avec le passé et présenter le donné religieux d'une façon complète et hiérarchisée, puisqu'il n'exprime pas une expérience particulière, mais celle d'une communauté qui demeure fondamentalement identique à travers les siècles.

B. *Le langage liturgique chrétien.*

1. Ce qui précède permet de mieux formuler les conditions d'une langue liturgique chrétienne. Pour qu'il y ait une langue religieuse, il faut d'abord qu'il y ait une expérience collective d'un certain ensemble de réalités religieuses. Tout langage est vide, sans signification, s'il ne jaillit pas de la découverte, du contact, de la vie qu'il s'agit de nommer, de déterminer, d'exprimer. Mais lorsque cette condition est accomplie, la langue qui déjà existe est utilisée, renouvelée, recrée, pour dire la réalité découverte. Certes, il faut, pour exprimer l'expérience de la réalité religieuse, une langue suffisamment développée et riche; mais du moment où une telle réalité pénètre dans la conscience d'une communauté linguistique donnée, la langue religieuse se forme pour ainsi dire d'elle-même. Que l'on pense à ce qui est arrivé au grec, au latin, au slavon, lorsque le ferment chrétien les eut pénétrés. En effet, le dynamisme d'une expérience religieuse collective est capable de créer une langue appropriée, de trouver son contenu, son style, sans pourtant rompre avec la langue courante.

2. La langue liturgique chrétienne a ses exigences spécifiques, car elle a pour mission d'exprimer ce qui constitue, en fait, comme le résumé de tout le mystère chrétien. Or, le mystère chrétien, en plus d'avoir la dimension religieuse au sens général (révélation de Dieu en lui-même), possède encore une dimension historique, et reste lié d'une façon indissoluble à la Parole de Dieu contenue dans la Bible.

En effet, le Dieu de la Révélation biblique s'est peu à peu manifesté dans l'histoire, à travers les hommes et les événements des époques successives. La manifestation

et donc la connaissance de Dieu sont désormais liées à l'histoire d'un peuple et à celle d'un homme, Jésus-Christ. Il est impossible d'entrer dans le mystère chrétien sans une certaine initiation à ces réalités historiques. De plus, toutes les interventions et les venues de Dieu vers les hommes, jusqu'à la venue décisive et ultime de Jésus-Christ, ont été transmises d'une façon normative par les écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'Eglise, qui par toute sa vie est la gardienne et l'interprète de ce message biblique, se réfère sans cesse aux livres inspirés. Il y a là comme un centre, un noyau vital d'où partent et où se renouvellent sans cesse les structures et la vie de l'Eglise. Quelles que soient les exigences de transposition, d'adaptation, voire de démythisation du langage biblique, il reste que la Bible est au cœur même de l'Eglise, qu'elle n'est pas réservée aux seuls spécialistes et qu'une initiation chrétienne tant soit peu complète implique la familiarité avec le monde biblique.

La manifestation du Dieu de Jésus-Christ est donc liée à une histoire et elle a trouvé dans la Bible un témoignage privilégié, normatif. Or la liturgie chrétienne célèbre précisément l'ensemble de ces manifestations historiques culminant dans la croix glorieuse de Jésus-Christ. Elle les célèbre non pas seulement comme un rappel, un souvenir : ses rites et ses paroles, en même temps qu'ils signifient l'œuvre historique de Dieu, la rendent présente actuellement pour le salut de l'Eglise assemblée. La parole qui intervient dans la liturgie sera soit directement la parole biblique, soit des textes qui s'efforceront d'exprimer la réalité célébrée.

Le langage utilisé par la liturgie devra être assez riche, assez plein, pour mettre en lumière tous ces aspects et pour ne pas appauvrir le mystère. Proche de l'Écriture (quand il s'agit des compositions ecclésiastiques), il utilisera ses thèmes, ses images et ses mots propres. Il cherchera encore à présenter la totalité du mystère en tous ses aspects et selon leur hiérarchie. Et tout cela dans un style sacré, lyrique, qui ne soit pourtant ni ésotérique ni trop lié à une expérience particulière, mais accessible à une communauté chrétienne d'aujourd'hui.

Voilà des exigences qu'il paraît presque impossible de concilier. La langue française peut-elle y parvenir ?

II. LE FRANÇAIS, LANGUE DE LA PRIÈRE LITURGIQUE

Si l'on peut dire qu'il existe déjà un français biblique, théologique et même un français de cantiques et de prière, nous commençons à peine à utiliser le français comme langue de la liturgie.

Pour mieux situer les problèmes que pose l'introduction du français dans la liturgie, il convient d'étudier d'abord la position du français comme langue religieuse. Après quoi il sera plus aisé de voir où sont les difficultés : du côté de la langue ou du côté des réalités religieuses inassimilées ?

A. *Situation du français comme langue religieuse.*

On l'a déjà dit au début de cet article : le français est employé comme langue de la Bible et de la théologie depuis des siècles déjà. Chez les Réformés, cet usage s'étend au domaine liturgique lui-même.

En ce qui concerne la Bible, si les Eglises Réformées ont utilisé les traductions françaises depuis le XVI^e siècle — on sait, en particulier, le succès et l'influence du psautier huguenot, versifié par C. Marot — il faut reconnaître que la connaissance de la Bible et son utilisation courante est un fait récent chez les catholiques. Crampon, la première traduction française catholique complète faite sur les textes originaux, ne date que d'une soixantaine d'années et il a fallu attendre l'après-guerre de 1945, pour voir apparaître les trois autres Bibles : Maredsous, Lille, Jérusalem. Nous n'avons certes pas de monuments littéraires et religieux aussi majestueux que la King James Version des Anglais ou la Bible de Luther — ce sont, il est vrai, des *monuments*, que les admirateurs eux-mêmes trouvent aujourd'hui inadaptés à l'usage — mais la réussite, même relative, des traductions françaises montre à l'évidence que le français est apte à rendre avec exactitude et beauté la richesse du monde biblique hébreu et grec. Autour de ce noyau biblique — qui d'ailleurs ne cesse de s'accroître, car il n'y a pas de fin aux traductions — il y a toute une littérature d'initiation biblique, depuis les ouvrages techniques jusqu'aux livres populaires. Et depuis quelques années, la catéchèse des enfants et des adultes a résolument opté pour une présentation biblique du Message. Les

thèmes, les images, les mots propres à la Bible entrent ainsi, sans doute encore trop lentement, dans les structures mentales du peuple chrétien. Certes, on use et on abuse des « Psaumes de Gelineau », mais, même en ce cas, il est indubitable que bien des réalités bibliques finissent par se graver profondément dans l'esprit de ceux qui les chantent dans leur langue.

Comme langue théologique, si l'on excepte les théologiens réformés, et tout d'abord Calvin, le français, quand il était employé — les manuels latins existent toujours —, n'était souvent qu'un décalque du latin. Mais le renouveau théologique de ce siècle a ramené la théologie à ses sources, à la Bible surtout, et le langage théologique lui-même a été régénéré par ce ressourcement, est devenu plus concret, plus vrai, et finalement plus accessible.

Il en est de même dans le domaine dit « spirituel ». Si naguère encore y prédominait la description psychologique, quand ce n'était le sentimentalisme, aujourd'hui on ne conçoit plus une vie spirituelle qui ne soit une participation à l'œuvre objective du salut telle que révélée dans l'Écriture. Le cantique et la prière non liturgique, domaines déjà tout proches de la liturgie, subissent eux aussi une évolution. Cela s'observe particulièrement dans le cantique. Ce que l'on chantait volontiers il y a encore dix ans ne passe plus. Tout ce qui est sentimentalité, insistance sur l'homme, ce qui est pauvre en contenu religieux ou poétique, répugne aux chrétiens d'aujourd'hui. Sans doute, il peut y avoir de la superficialité et du snobisme dans l'accueil que l'on fait à tel ou tel cantique; mais tout ne paraît pas devoir se ramener à cela. Les meilleurs cantiques français constituent une excellente initiation au monde biblique et cela non par un procédé didactique, mais déjà par mode de prière. Ils font ainsi la jonction entre la Bible et la liturgie.

Reste le domaine de la prière. En ce qui concerne la prière non liturgique, il faut avouer que le répertoire français n'est pas très riche. Le répertoire courant — même chez les prêtres — se réduisait aux prières usuelles : Notre Père, Je vous salue Marie, Gloire au Père, et une quelconque bénédiction de la table; et ces prières étaient utilisées dans toutes les occasions. Il y avait, certes, les prières que l'on pouvait trouver dans des manuels de piété et autres recueils, mais il y a déjà longtemps que l'on ne fréquentait plus ces collections où, du reste, il n'y avait pas grand-chose de valable à puiser. C'étaient, la plupart du

temps, de longs textes, assez compliqués, au style ampoulé et redondant, au contenu plutôt anthropocentrique, même quand ils étaient signés de noms illustres.

Quant à la prière liturgique, il y a eu, certes, les nombreux missels pour les fidèles, qui ont mis à la portée des chrétiens, d'abord pour leur usage individuel, les richesses de la liturgie. Premiers efforts et aussi premières réussites pour traduire les textes latins en un français à la fois fidèle et beau. Tous ces missels ont été, d'une façon ou d'une autre, les précurseurs des textes français officiels d'aujourd'hui.

Il ne faut pas oublier non plus ce qui a été fait en ce domaine dans les Eglises protestantes de langue française. Si les Eglises Réformées n'ont pas eu de problèmes de traduction, — il y eut en effet une nette coupure entre la liturgie romaine latine et le culte de type calviniste — l'Eglise évangélique luthérienne continuait à utiliser plusieurs éléments de l'ancienne liturgie, en particulier les collectes romaines. Les Réformés ont généralement l'avantage d'une formation chrétienne très proche de la Bible; aussi le style particulier de la prière liturgique ne les déroute pas, puisque celle-ci se meut dans un monde qui leur est familier. Ce qui, pour eux aussi, vieillit le plus vite est précisément ce qui est le moins en relation avec la Bible : certaines insistances dues aux situations particulières, le style, les adjectifs. Si les révisions périodiques sont assez fréquentes, elles visent moins le problème de la langue que celui des textes et de la structure de la liturgie. En somme, mis à part les problèmes fondamentaux de tout langage religieux, dont nous parlerons, il ne semble pas qu'il y ait chez les Réformés un problème du français comme langue de la prière.

Cette analyse, pour superficielle qu'elle soit, montre que la langue française, quand on veut bien l'utiliser, est capable d'exprimer les réalités chrétiennes; elle peut être religieuse, sacrée et liturgique. Si elle n'a pas eu jusqu'ici l'honneur de servir dans la liturgie, cela ne vient ni de sa pauvreté ni de son imperfection mais des seules circonstances historiques. Ce qui, du reste, lui est demandé pour le moment, est un service difficile pour toutes les langues : la traduction. Il est, par certains côtés, plus facile et en tout cas plus exaltant de créer que de traduire.

B. *Problèmes et difficultés du langage religieux.*

Le français — et la même affirmation vaut pour toutes les langues évoluées — peut donc devenir langue liturgique. S'il y a un problème — et c'est un fait qu'il existe — ce n'est pas en premier lieu un problème de langue, mais un problème de *contenu*. Ce n'est pas la langue qui fait difficulté, c'est la réalité que cette langue signifie. En d'autres mots, ce n'est pas tellement parce qu'il y a des expressions trop recherchées, un vocabulaire d'initié, un style alambiqué, etc. (encore que cela puisse arriver...) que beaucoup de chrétiens ont l'impression d'entendre une langue inconnue; c'est plutôt parce qu'ils sont, par les paroles de la liturgie, introduits dans un univers religieux qui ne leur est pas familier. Leur formation religieuse a été faite en des termes et selon des perspectives souvent très différentes de ce qu'ils entendent dans la liturgie. Non seulement les images, les expressions, la façon de parler à Dieu leur paraissent inhabituelles, mais plus fondamentalement la réalité religieuse elle-même. La richesse, l'équilibre, le théocentrisme, le réalisme sans sentimentalité de la liturgie, tout cela met en question les conceptions religieuses souvent si étriquées de nos fidèles, et oblige les responsables de la vie de l'Eglise à repenser profondément toute la catéchèse et peut-être à mieux distinguer encore entre l'évangélisation et la liturgie, cette dernière n'étant pas une première initiation à la foi chrétienne mais une de ses plus hautes manifestations. Il se peut que nous admettions aujourd'hui beaucoup trop rapidement aux sacrements, surtout à l'eucharistie, ceux qui sont à peine des catéchumènes, même s'ils sont déjà baptisés!

Enfin, le deuxième problème regarde l'*usure* du langage religieux. Il y a une première usure qui concerne les mots. Les images, les expressions, les thèmes bibliques s'usent le moins vite, et quand cela arrive, ils ont une capacité étonnante de rajeunissement. La plupart d'entre eux, du reste, s'enracinent dans les profondeurs de l'âme humaine; faisant partie de ce que l'on pourrait appeler des archétypes, ils sont assurés d'une sorte de pérennité. Quant au reste, à ce qui, dans un texte, est davantage lié aux préoccupations propres à une époque, à un style, à un vocabulaire particulier, il faut le réviser périodiquement, pour que le message apparaisse toujours adapté et actuel. Ce qui est le plus difficile, par exemple, dans les collectes et dans certains autres textes ecclésiastiques que l'on traduit au-

jourd'hui, n'est pas ce qui est de frappe biblique, mais ce qui exprime une époque particulière et son vocabulaire chrétien (VI^e-VIII^e siècles).

Mais l'usure la plus grave n'est pas du côté du langage. Ce n'est pas la langue qui se sclérose la première; c'est plutôt l'attention et la foi de ceux qui doivent accueillir la parole. Celui qui proclame la parole, le célébrant, le lecteur, à force d'avoir à prononcer toujours les mêmes textes, — sans effort de création comme c'est le cas pour le langage que l'on invente — peut devenir très vite absent. Il y a des mots qui sont dits, mais ils sont comme extérieurs à celui qui parle; ce ne sont pas des paroles réelles, affirmation d'une expérience. Celui qui parle est donc exposé à l'usure — quelle que soit la langue, latin ou français! — mais ceux qui écoutent le sont également. On finit par s'habituer à la parole; le signe qu'elle est ne frappe plus, n'éveille plus l'attention; rien n'est affirmé, on n'entre plus en contact avec la réalité que les paroles attestent. Danger redoutable, qui menace toute parole humaine, mais qui est plus grand encore quand il s'agit de transmettre et d'écouter par profession, par devoir, un message reçu déjà depuis deux mille ans.

Le problème du langage n'est jamais un problème des mots seuls; c'est toujours un problème de l'homme, de sa vérité, de sa communication avec le monde. Et le problème d'une langue de la prière est beaucoup plus qu'un problème de traduction ou d'esthétique; c'est avant tout le problème de l'accès, à travers un langage, au monde où nous sommes en communion les uns avec les autres et avec l'univers, parce que c'est le monde où Dieu se révèle en Jésus-Christ dans la puissance de l'Esprit.

Taizé.

THADDÉE MATURA, o. f. m.